JOUBERT, Laurent

From 'Ephemerides medicales de Montpellier' 1828.
IX (pp I - XVI.)

[vide S G. I.]


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY




Laur Joubert

# NOTICE

SUR

# LAURENT JOUBERT,

PROFESSEUR ET CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

---

LA plupart des disciples que RONDELLET avait formés se répandirent dans toute l'Europe, où ils établirent la réputation d'une École qui venait de recevoir une nouvelle existence de la part de cet homme célèbre. Un petit nombre se fixa à Montpellier, et parmi ceux-là aucun ne se distingua autant que LAURENT JOUBERT, qui sera le sujet de cette notice. Les matériaux pour la faire ne nous ont pas manqué ; LACROIX DUMAINE (1), de THOU (2), SCÉVOLE Ste MARTHE (3), BAYLE (4), VANDERLINDEN (5), ASTRUC (6), ont parlé de JOUBERT et de ses écrits. Personne, avant M.

---

(1) Bibliothèque françoise.

(2) *Historia, etc.*

(3) *Gallorum doctrinâ illustrium, etc., Elogia.*

(4) Dictionnaire, etc.

(5) *De scriptis medicis.*

(6) Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.

AMOREUX le fils (1), n'avait recueilli avec autant de soin tout ce qui regarde notre professeur. Nous mettrons donc plus d'une fois à contribution sa notice pour former la nôtre, quoique nous n'adoptions pas toutes ses opinions et ses jugemens.

LAURENT JOUBERT naquit à Valence, en Dauphiné, le 6 décembre 1529; il eut dix-neuf frères ou sœurs, quatre survécurent aux autres qui étaient morts en bas âge. Son père, quoique marchand, épousa M^lle de GÉNAS issue d'une des premières familles de la province; et ce fut sans doute, pour tempérer cette mésalliance, que l'on exigea du mari un titre qui effaçât un peu sa roture. On ne fut pas cependant fort difficile, puisqu'on se contenta de celui de chevalier du St.-Sépulcre (2). Cette prétendue che-

(1) Ce médecin s'annonça avantageusement en 1762, par sa thèse de baccalauréat, *De noxâ animalium*. Après avoir publié de curieuses dissertations sur l'histoire naturelle, l'agriculture, l'art vétérinaire et la médecine des Arabes, il mourut en 1824, dans un âge très-avancé (84 ans). Ce savant jouit jusqu'à la fin de toutes ses facultés morales, et se livrait journellement à des exercices qui auraient effrayé un jeune homme, mais qui étaient facilement supportés par celui qui disait de lui-même : « Ce que j'ai eu le plus à cœur, çà a été d'avoir des mœurs irréprochables. » (M. ROUBIEU, *Éloge de M.* AMOREUX, 1825.)

(2) Cet ordre qui n'a jamais été reconnu existe encore, et l'on s'y introduit soi-même, quand on n'a pas l'occasion de se faire recevoir chevalier par le gardien des Francis-

valerie a induit en erreur VANDERLINDEN, MANGET et M. PORTAL, qui ont parlé de la noblesse de la famille de JOUBERT.

Après avoir terminé ses études de collége à vingt ans, JOUBERT vint à Montpellier, s'inscrivit sur les registres de l'Université de médecine le 1er mars 1550 et choisit pour son patron ANTOINE SAPORTA (1). Cet acte ne put cependant pas avoir lieu sans l'examen préalable que lui firent subir le chancelier SCHYRON et le procureur des étudians JEAN GUICHARD.

JOUBERT ne trouva pas, à son arrivée à Montpellier, le professeur RONDELLET que son service auprès du cardinal DE TOURNON avait amené à

---

cains de Jérusalem. (*Histoire des ordres religieux, monastiques et militaires, tom. V.* CHATEAUBRIANT, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

JOUBERT paraissait avoir hérité de la vanité de la famille de sa mère; il dédia un de ses ouvrages à ses nombreux et nobles parens dont il donne le nom, et transmit à ses descendans des armes, où l'on voit figurer la croix de St.-Jean de Jérusalem. (*Armorial des États du Languedoc*).

(1) LOUIS SAPORTA vint de Lérida, en Espagne, pour étudier dans l'École de médecine de Montpellier où il fut professeur. Après neuf ans, il se transporta à Arles puis à Marseille enfin à Paris, là il devint le médecin de CHARLES VIII, et mourut sans infirmités, à l'âge de 106 ans. Son fils LOUIS lui succéda dans l'École et mourut à Toulouse, âgé de plus de 90 ans, il était le père d'ANTOINE. Cette famille existe toujours dans le Languedoc, elle s'est illustrée dans les armes.

Rome. Les premières liaisons qui se formèrent entre ces deux hommes, ne peuvent donc pas dater de cette époque, comme quelques-uns l'ont imaginé (1).

La première année de ses études n'était pas encore terminée, que JOUBERT reçut le baccalauréat des mains du doyen SAPORTA, le 27 janvier 1551. Le nouveau bachelier était bien jeune et n'avait pas eu le temps d'acquérir beaucoup de théorie, cependant, pour obéir aux lois de l'Université, il fallut s'exercer à la pratique. La ville et les faubourgs de Montpellier avaient le privilége de ne pas fournir les sujets d'étude (2), JOUBERT fut donc les chercher à Aubenas, dans le Vivarais. Cette coutume prouve l'importance que l'École de Montpellier a attachée de tous les temps à la clinique. Le peu d'étendue de la ville, la disposition de ses hôpitaux où l'on ne traitait guère que les pestiférés et les lépreux, ne permettaient pas de former, sur les lieux, tous les élèves à la pratique. Aussi, dès qu'ils

(1) ASTRUC, AMOREUX.

(2) Jusques en 1792, époque de la destruction de l'Université de médecine, les bacheliers juraient, avant leur réception, de ne point pratiquer dans la ville et les faubourgs, avant d'avoir obtenu le grade de licencié. C'est ce qui explique naturellement la coutume qu'avaient les écoliers d'accueillir à coups de poing le bachelier, au moment où il sortait du conclave, et de le chasser en riant des écoles, et criant *Vade et occide Cain.*

avaient acquis quelques connaissances théoriques, ce qui ne demandait pas beaucoup de temps, on les plaçait sous la direction d'un praticien expérimenté, vis-à-vis duquel le titre de bachelier était la garantie que ceux qui l'avaient obtenu pouvaient leur servir d'aides. Car on serait dans l'erreur, si l'on croyait que l'on permît la profession de la médecine à des élèves, dont au contraire on prolongeait les études pendant sept à huit ans, avant de les admettre à la licence et au doctorat.

D'Aubenas JOUBERT passa à Montbrison, où il se lia d'amitié avec le célèbre jurisconsulte JEAN PAPON, et poursuivant ses voyages scientifiques, il passa à Lyon et de-là à Padoue pour y entendre FALLOPE. Il visita aussi les écoles de Ferrare, de Bologne et de Turin, lorsque ARGENTIER illustrait cette dernière. Ses courses finirent à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie que donnait ou plutôt que vendait (1) le célèbre SYLVIUS (DUBOIS), docteur de Montpellier.

Après avoir terminé sa tournée, JOUBERT revint à Montpellier et il se mit en pension chez

---

(1) SYLVIUS avait la réputation d'être avare, si l'on doit en croire HENRI ÉTIENNE son disciple. Sur ces bruits médisans ou calomnieux, on répandit, à sa mort, l'épitaphe suivante :

SYLVIUS *hìc situs est, gratis qui nil dedit unquàm*
*Mortuus, et gratis quod leges, ista dolet.*

RONDELLET ; leur intimité devint telle, qu'ils songèrent, chacun de leur côté, à en resserrer les liens. RONDELLET proposa de marier sa fille aînée à JOUBERT, lorsque celui-ci, amoureux de la cadette, était sur le point de la demander. Cette union n'eut pas lieu, parce que la passion du prétendant n'était pas payée de retour (1).

Le temps des études et des épreuves se termina le 5 juillet 1558, jour auquel LAURENT JOUBERT reçut le bonnet de docteur des mains de GRIFFY. A peine revêtu de ce titre, il publia le *Traité du ris,* dont il donna d'abord une partie en latin. Quelques années après, il le composa en français et y ajouta *La cause morale du ris de* DÉMOCRITE et un *Dialogue sur la cacographie française :* le tout fut dédié à MARGUERITE de France, première femme de HENRI IV. JOUBERT avoue avoir commencé ce traité à Montbrison, et il en parut en effet une édition à Lyon, si l'on doit en croire ce qu'en dit le docteur PESNOT, dans sa lettre à son frère le libraire. Ce qu'il y a de certain, c'ést que l'ouvrage ne fut complété que quelque temps après. C'est alors que JOUBERT y mit une épître dédicatoire à la reine MARGUERITE. Cette pièce, quoique fort longue, se fait lire avec plaisir à cause de l'esprit fin et délicat qui l'a dictée. L'auteur y établit une espèce de plaidoyer entre toutes les parties du corps qui se

(1) LAURENTII JOUBERTI, *Vita* RONDELLETII.

disputent le prix de la beauté ; il l'accorde à la bouche et aux yeux, siége du ris, et qui étaient les traits les plus charmans de la jolie figure de MARGUERITE. Ce traité offre des détails érudits sans fin, beaucoup d'esprit, souvent des tableaux qui nous paraissent maintenant licencieux, et des descriptions anatomiques qui étaient alors nouvelles (1).

Dans son *Dialogue sur la cacographie franzaise,* JOUBERT veut qu'on écrive le français comme on le parle. Il est remarquable que trois médecins de Montpellier, JACQUES SYLVIUS, JOUBERT et ADANSON, aient proposé la même réforme dans l'orthographe.

La publication de cet ouvrage et l'estime que l'auteur avait su inspirer au professeur HONORÉ CASTELLANUS (DUCHATEL), furent cause que celui-ci appelé à la cour, en 1566, comme premier médecin de CATHÉRINE DE MÉDICIS, obtint de l'Université que JOUBERT le suppléerait dans ses fonctions.

L'année suivante (1567), la chaire de RONDELLET devint vacante, et JOUBERT, pour justifier la faveur qu'on lui avait accordée, se présenta à la dispute. Des rivaux déjà connus, et parmi lesquels on distinguait JEAN HUCHER (2),

---

(1) HALLER.

(2) C'est le chef d'une maison dont la plupart des mem-

s'engagèrent dans la lutte, où JOUBERT mérita la préférence (1). Ses thèses furent imprimées et il en fit hommage aux citoyens de la ville de Montpellier.

Ses brillantes leçons lui avaient concilié l'estime générale, il sut y joindre la confiance et l'attachement de ses collègues, qu'il gagna par une conduite sage et mesurée et par l'aménité de ses manières. Ces qualités que l'on estime davantage dans les corps parce qu'elles y sont plus rares, lui valurent la place de chancelier, lorsque ANTOINE SAPORTA la laissa vacante par sa mort arrivée en 1573.

Élevé à la plus haute dignité de sa profession, comme il le disait lui-même dans une épître à

---

bres se sont distingués dans la magistrature; le dernier rejeton mourut, il y a quelques années, sous le nom de DUCHÉ.

(1) Neuf thèses furent données à traiter : les trois premières ont pour objet les fièvres ; dans la quatrième on demande si le charbon et la gangrène sont une même chose ; la cinquième traite des dartres ; on recherche dans la sixième s'il n'y a que deux voies d'excrétion ; dans la septième, s'il y a plus de trois genres d'indications thérapeutiques ; dans la huitième, si tout symptôme est l'effet de la maladie ; dans la neuvième enfin, si la vision se fait par l'émission ou par la réception des rayons visuels. Ces thèses furent soutenues le 19 mars 1567, et jours suivans.

C'est mal-à-propos par conséquent qu'ASTRUC cherche à insinuer que JOUBERT ne devint Professeur que par la protection de DUCHATEL.

sa mère (1), JOUBERT s'occupa avec ardeur de la publication de plusieurs ouvrages. Le premier, celui qui a le plus contribué à sa réputation, fut le *Traité des erreurs populaires.* La première partie parut sous le titre de *Discours populaires.* Le premier livre est consacré à défendre l'honneur de la médecine et des médecins que les erreurs populaires tendent à décréditer; le second traite de la conception et de la fécondité des deux sexes. Ce fut sans doute à cet écrit que JOUBERT dut la distinction d'être appelé à la cour.

D'infâmes débauches avaient énervé le corps et affaibli l'esprit de HENRI III. Ce prince, devenu presque imbécille à l'âge de 28 ans, en était réduit à solliciter des astrologues et des sorciers, des forces qu'il avait follement dissipées. Dès qu'il entendit parler du médecin de Montpellier, il espéra que celui-ci posséderait des secrets pour rétablir la virilité. De puissantes raisons d'état faisaient desirer à tous les bons Français que la belle et vertueuse LOUISE de Lorraine

(1) Voici comment il s'exprimait : « Je ne veux mettre ici au conte de vos félicitez, les grands biens et faveurs que Dieu me fait de sa grâce, et bonté paternelle en la vocation qu'il m'a voulu appeller : comme d'estre monté au plus haut degré des honneurs de ceste Université, la plus célèbre du monde, et que, mon service soit agréable aux Rois, Princes, et autres grands Seigneurs ; ce que neantmoins redonde à votre gloire. »

donnât des successeurs au trône, les conseils de JOUBERT ne pouvaient qu'être inutiles, ils le furent en effet, et le chancelier quitta la cour, estimé des savans et honoré du titre de médecin du Roi.

De retour à Montpellier, il fit paraître la seconde partie des *Erreurs populaires* qu'il plaça à la suite de la première ; son plan en annonçait quatre autres qui n'ont jamais été publiées. La rumeur qu'avaient excitée dans le public les *Discours populaires*, augmentait à mesure que la réputation de JOUBERT s'étendait davantage. On lui reprochait la licence de son style, le cynisme de ses expressions, et l'indécence de ses descriptions. On a lieu d'être étonné de cette excessive délicatesse que témoignaient certaines gens, dans un siècle où l'on osait tout faire et tout dire, mais JOUBERT était le médecin favori de la reine MARGUERITE, à laquelle il avait encore dédié son ouvrage ; il pouvait, s'il avait voulu, devenir le premier médecin du Roi, et ses envieux étaient des médecins. La seule précaution que prit JOUBERT, pour se mettre à couvert, fut de faire publier la seconde portion de l'ouvrage, par son ami BARTHÉLEMI CABROL (1), chirurgien de Montpellier, comme si c'était à son insu.

(1) BARTHÉLEMI CABROL, natif de Gaillac, au diocèse d'Alby, fut le premier démonstrateur d'anatomie à l'Université de médecine de Montpellier, où le plaça HENRI IV,

Cette seconde partie ne contient qu'un seul livre divisé en 25 chapitres, dans chacun desquels on traite des sujets divers. On se demande, par exemple, pourquoi l'on ordonne de boire du vin à ceux qui sont fort échauffés? Si les huîtres et les truffes excitent en effet les desirs vénériens? S'il est profitable au malade d'avoir plusieurs médecins en même temps? A la fin, on a placé des *Proverbes*, des *Propos vulgaires*, et des *Problêmes* que l'on adressait de tous côtés à JOUBERT. Ces pièces sont suivies par de nombreux *paradoxes*, et terminées par une discussion où l'on recherche quel serait le langage d'un enfant qui n'aurait jamais entendu parler.

Cet ouvrage de JOUBERT, quoique incomplet, fut traduit dans toutes les langues, et jouit d'une réputation qui s'est soutenue jusqu'à nos jours. Peu de personnes l'ont lu, et la plupart n'en jugent que par le titre ; ignorant l'histoire et les mœurs du 16e siècle, ils s'imaginent que JOUBERT a osé le premier attaquer les opinions religieuses et donner le signal de l'insurrection philosophique. Cependant, c'était dans le temps où CALVIN, THÉODORE DE BÈZE, RABELAIS et tant d'autres écrivaient d'une manière si hardie, que JOUBERT s'occupait, dans ses Erreurs populaires,

en 1595. Il publia des observations chirurgicales intéressantes, et un *Alphabet anatomic*.

de résoudre les questions suivantes : Les os du pubis peuvent-ils s'écarter dans le moment de l'accouchement ? L'allaitement maternel est-il avantageux à la mère et à l'enfant ? Pourquoi, quand on a beaucoup agi, conseille-t-on de pisser avant de se reposer ? Tout le monde avoue que les boudins gardés ne valent rien, est-ce delà qu'est venue la coutume d'en faire des présens ?

Les succès qu'obtint JOUBERT engagèrent quelques personnes à s'occuper du même sujet. Certains l'ont fait d'une manière plus intéressante, en ce qu'ils ne se sont pas contentés de noter les préjugés, mais qu'ils ont démontré que la plupart de ces prétendues erreurs étaient d'anciennes vérités populaires que la barbarie des temps avait défigurées. PRIMEROSE, élève et docteur de l'École de Montpellier, en traita d'une façon bien supérieure à celle de JOUBERT. Son ouvrage, intitulé *De vulgi erroribus in medicinâ,* fut imprimé à Leyde, en 1664, un volume *in*-8°, et traduit en français par de ROSTAGNY, Lyon 1669, et l'on en parlerait beaucoup plus, si PRIMEROSE ne s'était pas fait connaître davantage par sa critique du livre d'HARVEY sur la circulation.

Le *Traité des plaies d'arquebuse* contient tout ce que l'on savait alors à ce sujet ; JOUBERT s'élève avec force contre l'idée reçue que ces plaies étaient envenimées, et démontre, au contraire, qu'il n'y a qu'une contusion des parties que la suppuration seule peut guérir ; il nie d'ailleurs

l'existence des contre-coups à la suite des plaies d'arme à feu.

GUY DE CHAULIAC (1) était encore le seul qui eût donné un ouvrage classique de chirurgie, à l'époque où vivait JOUBERT. Ce Professeur sentit tous les avantages qui résulteraient pour ses élèves, s'il pouvait mettre à leur portée un livre écrit à la vérité depuis deux cents ans, mais qui contenait d'excellentes choses. Il exécuta son dessein en 1579, et publia *La grande chirurgie de M.* GUY DE CHAULIAC, *médecin très-fameux de l'Université de Montpellier, composée l'an de grâce* 1363, *restituée par M.* LAURENT JOUBERT, *etc.*

Son fils ISAAC (2) y ajouta l'*Interprétation des*

---

(1) GUY, natif de Chauliac dans le Gévaudan, étudia la médecine et prit ses degrés dans l'Université de Montpellier en 1340 environ. Il eut pour maître le chancelier RAYMOND, natif de Molières (Gard).

(2) JOUBERT, ne pouvant pas obtenir la fille de RONDELLET, épousa la sœur de GUICHARD, le même qui l'avait examiné lors de son inscription, et qui était devenu conseiller et médecin du Roi de Navarre (HENRI IV). De ce mariage naquirent plusieurs enfans, l'aîné ISAAC, docteur en médecine et conseiller au Présidial, eut un fils nommé aussi ISAAC, qui lui succéda dans sa charge en 1630. (*Histoire de Montpellier, de* d'AIGREFEUILLE.) PIERRE-BAPTISTE JOUBERT fut reçu, en 1642, syndic général de la province du Languedoc (*Armorial des États*), il paraît que ce fut lui qui fixa dans sa famille une place aussi lucrative que celle de syndic et trésorier de la Province. Le

*langues de* Guy de Chauliac, *avec la figure des instrumens chirurgicaux, empruntée des œuvres de M.* Paré.

Le goût qu'avait Joubert, pour discuter différens sujets tirés de la philosophie, de la physique ou de la médecine, l'engagea à faire imprimer deux décades de *Paradoxes.* Les plus remarquables roulent sur l'hématose, la révulsion du sang dans les veines, l'innocuité du sang menstruel, la manière dont chaque partie du corps s'approprie une humeur particulière pour son entretien, l'existence d'une faculté formatrice qui est le signal de la vie, l'attraction des parties similaires, etc. Il ajoute, comme un fait curieux, l'abstinence d'alimens que des individus ont supportée pendant des années entières.

A ces ouvrages si variés, Joubert en ajouta une infinité d'autres. Ainsi, il écrivit sur la *Peste,* sur la *Médecine-pratique,* donna une *Pharmacopée* très-riche en médicamens composés, publia le premier livre sur la maladie vénérienne, intitulé *De vairolâ magnâ,* s'occupa des *Gym-*

---

dernier qui l'a occupée est M. de Joubert, mort à Paris en 1794. Cet excellent citoyen dépensait une partie de sa grande fortune pour encourager les sciences, les arts, et sur-tout les manufactures de la Province ; il entretint à ses frais des jeunes artistes dans les écoles de Paris et de Rome, et son nom serait encore environné de la reconnaissance publique, si cette vertu ne s'était pas perdue en France depuis bien des années.

*nases*, des *Bains des anciens*, de l'*Orthographe*; enfin, il disserta long-temps sur l'*Entéléchie d'*ARISTOTE, avec son ami JEAN SÉRANE, ministre protestant à Nismes. Il serait injuste de juger du mérite de JOUBERT, par la forme et par le style de ses ouvrages; la plupart sont des leçons que ses disciples ont rédigées, souvent d'après des notes recueillies avec peu de soin, et qui ont été publiées après la mort de celui à qui on les attribuait. Ce que nous connaissons de cet homme célèbre, nous le montre comme un médecin instruit, doué d'une érudition extraordinaire, et qui rendait la science agréable par la manière spirituelle dont il la présentait.

La réforme religieuse, dont les semences avaient été jetées à Montpellier par BLANDRATA (1), SERVET, RONDELLET, PÉLISSIER et autres, fructifiait abondamment dans l'École de médecine, quand JOUBERT y étudiait. L'espèce de culte qu'il rendait à RONDELLET, le conduisit au protestantisme sur les traces de son maître. JOUBERT n'avait aucune des qualités pour être novateur, mais il suivit la foule, et son goût pour la tranquillité, ou sa timidité, lui fit aban-

(1) BLANDRATA (JEAN-GEORGE), de Saluces, s'inscrivit à l'Université le 21 novembre 1530, et y prit le grade de docteur en 1533. On sait qu'avec LÉLIE et FAUSTE SOCIN, ils fondèrent la secte des Sociniens en Pologne, d'où elle s'est généralement répandue.

donner une religion qui, devenue celle du petit nombre, était par-là même dangereuse à conserver. Son fils ISAAC et son petit-fils persistèrent dans la réforme, et quand leurs descendans renoncèrent au calvinisme, ce ne fut pas complètement, ils s'arrêtèrent au jansénisme (1).

JOUBERT partageait son temps entre les travaux de cabinet, les fonctions de sa place et une pratique qu'il avait étendue au loin. Appelé à Toulouse pour des malades, il revenait de cette ville atteint déjà d'une dysenterie de nature grave; forcé de s'arrêter à Lombers, en Albigeois (2), il y mourut à sept heures du matin, le 29 octobre 1582, âgé de 53 ans (3). Il exista ainsi un singulier rapprochement entre RONDELLET et JOUBERT, celui-ci avait remplacé son maître dans la chaire et dans le cancellariat, il succomba comme lui à une dysenterie maligne en sortant de Toulouse.

---

(1) Dict. hist., *art.* Abbé de JOUBERT.

(2) C'est mal-à-propos que quelques auteurs ont dit que JOUBERT était mort à Lombez, département du Gers, c'est à Lombers, bourg à trois lieues de Castres, département du Tarn. (BOREL, *Antiquités de Castres;* ASTRUC, *De morbis venereis.*)

(3) LACROIX DU MAINE, Ouvr. cité.

